

— Oui, ne découvrons pas notre chef, messieurs! Il ne doit paraître que si le roi l'appelle. Et allons voir l'émeute qui commence!

En un instant le salon fut vide. Rouvenac sortit aussi.

— Eh bien! mon ami, dit Rosalie, qu'allez-vous faire?

— Chut! s'écria impérieusement Bernier. Je crois que j'entends des coups de fusil!

Il baissa l'oreille contre terre.

— Ce sont des coups de fusils! en vérité.

Tout à coup, un éclair d'espoir traversa ses yeux depuis si longtemps éteints et mornes.

L'ambition se réveillait-elle? — Non! mais Aristide se disait:

« Si une de ces balles allait rencontrer Rouvenac! »

Il n'eut pas le temps de la concevoir bien nette, cette pensée, que Rouvenac rentra tout en désordre.

Eh bien oui, on se bat! C'est sérieux! Allons donc, Bernier, à quoi pensez-vous? Que faites-vous? Du cœur, donc, mordieu! Il faut que vous soyez ministre!

— Ah! oui! il le faut!... Cela vous arrange, n'est-ce pas? Il faut que votre esclave soit puissant, pour mieux vous servir! s'écria Bernier hors de lui, et oubliant que sa femme n'avait pas quitté le salon.

Il faisait sombre dans le salon, parce que les domestiques, voyant les visiteurs partis, étaient venus souffler les bougies et n'avaient laissé qu'une lampe avec son abat-jour. On pouvait ne pas voir Rosalie, qui était assise dans l'embrasure d'une fenêtre et qui pleurait en silence.

Les forces atrophiées de Bernier se réveillèrent une dernière fois sous la pression de la rage et du désespoir.

Il sentait instinctivement que son heure venait de sonner. — Heure de triomphe, s'il eût été délivré du fantôme qui le hantait, s'il avait pu réunir ses facultés dissoutes. — Heure de ruine, puisqu'il voyait toujours Rouvenac devant lui, Rouvenac, ayant l'insolence de lui dire: « Va donc être ministre! nous fripponnerons plus en grand!... »

— Eh bien, si je ne veux pas être ministre, moi? si je veux rentrer dans la vie privée, m'en aller bien loin d'ici, bien loin de vous, qui donc m'en empêchera?

— Moi, d'abord, votre associé! que vous n'avez pas le droit de ruiner en l'abandonnant. Et puis, et puis, si vous voulez tout savoir, M. le procureur du roi!

D'un bond furieux, Bernier sauta à la gorge de Rouvenac. Rouvenac, en deux ou trois efforts, se dégagca.

— Oh! *non bis in idem!* mon cher camarade, s'écria-t-il. Je ne suis pas un petit percepteur valétudinaire, moi! on ne m'étrangle pas!

Bernier tomba roide sur le parquet.

— Allons! ne faites donc pas le méchant! reprit Rouvenac, effrayé à son tour. — Hé! Aristide?

— J'espère, monsieur, que vous allez sortir? dit madame Bernier qui parut soudain devant Rouvenac, pâle et tremblante.

Rouvenac pâlit à son tour.

— Madame... balbutia-t-il.

Rosalie marcha vers la sonnette; au moment de l'appeler elle se retourna:

— Croyez-vous, monsieur, qu'il soit nécessaire d'appeler des témoins?...

Rouvenac sortit.

Une fois seule, Rosalie alla chercher des sels et les fit respirer à son mari. Il revint à lui. Sitôt qu'elle

lui vit les yeux ouverts, elle se retira dans sa chambre et somma pour demander une voiture.

Elle mit un châle, un chapeau, écrivit un bout de lettre. Au moment où elle allait sortir, son mari, qui venait chez elle, la rencontra.

— Eh!... pour Dieu!... Rosalie... où allez-vous, à cette heure et pendant la fusillade? murmura le malheureux qui pressentit un malheur.

— Monsieur, cette lettre vous l'aurait dit. Mais puisque vous me mettez dans la nécessité de vous le dire de vive voix, j'en aurai le courage: je retourne chez ma mère. Adieu!

— Rosalie... toi... tu me quittes?... Pour retourner chez ta mère?... tu mens... tu pars avec Rouvenac! tu l'aimes...

— Monsieur, pas d'insulte!... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage.

— Rosalie! s'écria Bernier en tombant à genoux, Rosalie, par pitié... tout... je puis tout supporter, hormis cela! Tu ne me quitteras pas! Si tu savais... je te ferai un sort digne d'envie... Tu verras, malgré tout, je reviendrai maître de moi-même...

— Monsieur, tout à l'heure j'étais présente à la scène que vous avez eue avec M. de Rouvenac. J'en savais déjà beaucoup: j'en sais trop. — Laissez-moi passer.

— Jamais! tu es ma femme... je t'aime, je te garderai!

Et il se mit en travers du passage, et il la saisit dans ses bras.

— Ah! pardon! monsieur, vous ne me garderez pas! notre chaîne est moins indissoluble que celle qui vous lie à votre complice!... Mais laissez-moi donc! vous m'en ferez trop dire, vous me ferez descendre... — Que je reste, monsieur! que je m'expose à avoir des enfants... qui vous ressembleraient!

Cette fois, érasé, vaincu, il n'eut plus la force de serrer les bras pour la retenir. Elle s'échappa.

Quand il eut entendu la porte de la rue se refermer, une voiture s'ébranla et partit, il se traîna jusqu'à son cabinet, s'assit devant son bureau et prit sa tête à deux mains.

XXXI

Il était trois heures du matin quand de grands coups de marteau réveillèrent le concierge, puis les domestiques de l'hôtel de la rue des Saints-Pères. Le concierge s'habilla précipitamment; puis le valet de chambre courut à la sonnette particulière de l'appartement du député qui tintait comme secouée par une main pressée.

— Allez au plus vite éveiller M. Bernier, s'écria le visiteur. Qu'il s'habille! — Dites-lui que le général A. l'attend, et vient le chercher de la part du roi.

Presque au même instant Rouvenac parut. Il arrivait sur les pas du général.

— Oui, dit-il, je vais le réveiller, moi!

Le valet de chambre frappait à la porte de la chambre de son maître, et ne recevait pas de réponse. Sans plus de façon, Rouvenac tourna le bouton et entra.

On ne trouva pas le député dans sa chambre; mais par la fente de la porte, on vit de la lumière dans son cabinet. On y courut.

Il était toujours assis devant son bureau; seulement, depuis deux heures, il avait fabriqué avec ses journaux une multitude de cocottes en papier.